

Échappées de divan

Extrait de la publication

Henri De Caevel

Échappées de divan

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a grey circular background. To its right, the word 'éditions' is written vertically in a small font, and the word 'érés' is written in a larger, bold, lowercase font.

Extrait de la publication

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1958-5
Première édition © Éditions érès 1998
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Préambule	9
1. Euphrase	13
2. Ah ! ces médecins...!	20
3. L'échappée belle	31
4. À la phobie !	37
5. L'argent, c'est de la merde !.....	50
6. Le verrou	63
7. Déprime	75
8. Le cas Dominique	89
9. Merci pour tout	98
10. Histoire d'ombre	114
11. Un homme divisé	130
12. Parfums de femmes	148
13. Funérailles	160
14. La fête de tous les seins.....	187
15. Elle s'ennuie en séance.....	203
16. Voyage de noce à Malaga.....	211
17. Reconstruction.....	228
18. Prendre vacance.....	241

« Plus nous sommes proches
de la psychanalyse amusante,
plus c'est la véritable psychanalyse. »

Jacques Lacan,
Écrits techniques de Freud,
Le Seuil, 1975, p. 91

« J'écris pour ne plus avoir de visage.
Ça peut paraître prétentieux,
mais c'est une façon de se défendre.
Disparaître derrière le livre, le laisser seul
dans une nouvelle aventure.
Rendre au réel une de ses copies,
bien mince, bien incomplète. »
Tahar Ben Jelloun.

Préambule

Avant de vous emmener en promenade dans les intimités croisées d'un vieux psychanalyste et de ses patientes et patients, de vous entraîner dans les recoins les plus intimes de la subjectivité, je vous demande de respecter les personnages que vous y rencontrerez, personnages nés de ma plume.

Les guides qui introduisent des touristes dans les secrets les plus intimes des pharaons, dans l'intimité qu'ils voulaient éternelle de leurs tombes, devraient demander le même respect, me semble-t-il. En Égypte, j'ai rêvé de pouvoir visiter une telle pyramide, seul, en ayant tout mon temps. Je ne serais pas le vrai violeur de cette tombe – il est important de se déculpabiliser pour pouvoir jouir – car d'autres y seraient entrés avant moi. Mais tout y serait intact. Pendant un temps, certes, j'y serais sidéré, littéralement sidéré. Mais j'y éviterais l'angoisse, car j'aurais le temps, tout le temps qu'il me faudrait pour observer les détails, laisser aller ma pensée, et enfin trou-

ver les mots qui font passer de la sidération à la jouissance.

Sans le prendre, loin s'en faut, pour une pyramide, je vous invite à une promenade discrète et attentive dans ce petit livre, qui a la forme caractéristique d'une œuvre de fiction.

Les héros y sont fictifs, leurs histoires aussi. Personnages comme anecdotes sont constitués de bric et de broc. Personnages et anecdotes sont nés de mon imagination, que j'ai laissé voguer sur le « bric » de mes connaissances théoriques et le « broc » de souvenirs multiples et divers accumulés depuis plus de trente ans. Sur un divan d'abord, dans mon fauteuil d'analyste ensuite, mais encore et surtout lors de lectures et de rencontres avec des collègues, j'ai amassé des souvenirs. Les flots de l'imagination en ont désarrimé la structure, ont débridé la logique des histoires. C'est alors que, comme dans la construction d'un rêve, images et mots se recombinaient et formaient de nouvelles idées, de nouveaux scénarii.

Par deux fois, le personnage principal quitte sa position classique de psychanalyste : la première pour assister aux funérailles d'une patiente et la seconde – c'est un nouvel épisode, un bonus de la deuxième édition – pour se lancer dans une enquête policière...

Aucune des personnes décrites dans ce livre n'existe dans la vie réelle. Ni l'analyste, ni aucun de

ses patients n'a existé ; et pourtant ils sont des signes du plus intime de la vie humaine. Personnages hétéroclites, ils sont composés de traits de caractère observés de-ci, de-là. Certaines paroles que je leur attribue pourraient avoir été prononcées en ma présence par telle ou telle personne de la réalité, mais alors dans un contexte très différent de celui dans lequel je les ai replacées ici. Qu'un collègue ou un ancien patient y retrouve un mot que nous avons échangé, une phrase qui fut prononcée, un fragment de rêve qui fut raconté, est bien sûr tout à fait possible. Mais que celui-là soit de bonne foi, et il reconnaîtra sans difficulté – et avec un sourire complice – que l'usage qui en est fait est radicalement différent de ce qui fut dit ou joué à l'époque.

Mon but est de décrire quelques aspects de la vie quotidienne d'un psychanalyste au travail. Son attention – qui doit être flottante comme le dit Freud – flotte effectivement, en suspens permanent entre le dire de l'analysant et ses propres questions et intérêts. Que deux inconscients soient constamment en jeu lors de chaque séance est le ressort le plus mystérieux et le plus intime de la psychanalyse. C'est l'enjeu du transfert et du contre-transfert.

L'objet de ce livre est d'approcher cette double position subjective sous un angle original. Mon travail voudrait explorer, non pas en théorie mais par le clin d'œil d'une œuvre de fiction d'allure légère,

l'espace intersubjectif inconscient qui est le champ concret où se vit la psychanalyse en acte.

Le dernier épisode, ajouté pour cette nouvelle édition, met en scène l'analyste dans une position nouvelle, celle dite « de supervision ». Il reçoit en effet une consœur psychanalyste qui vient lui parler d'une difficulté rencontrée dans sa propre pratique professionnelle.

Vous remarquerez, si vous empruntez les allées de la promenade que je vous propose, qu'aucun fragment des séances inventées qui vous seront proposées ne se termine par une solution nette pour les protagonistes. J'ai tenté, chaque fois, de laisser ouverte une échappée ou, pour le dire par son contraire, de ne jamais finir une séquence par une conclusion qui serait fermeture : c'est qu'il en est ainsi dans le cours d'une psychanalyse, jusqu'à la séance qui s'avérera par la suite avoir été la dernière.

Premier épisode

Euphrase

Assis dans son fauteuil de cuir noir, Euphrase se laissait aller à penser, obnubilé par le petit nuage blanc qui, lentement, au-delà de la fenêtre, traversait le seul bout de ciel visible de son bureau. Madame Blanche, la patiente du lundi à dix-sept heures, n'était pas là. D'habitude, pensait-il, elle prévient de ses absences, dont les causes sont habituellement futiles. Elle préféra un jour une séance chez son dentiste à une demi-heure chez son analyste. D'autres fois, elle privilégia les soins de son esthéticienne ou le travail bavard de sa coiffeuse. Bref, plutôt qu'à la rigueur sévère de sa psychanalyse, elle donnait priorité à toute possibilité de restauration de son corps, artificiellement maintenu dans une sorte de jeunesse idéale. Une séance d'analyse peut parfois mettre à mal cette image narcissique et, comme disent volontiers « les psys », elle n'était pas sans le savoir...

Il savait qu'à la séance suivante, elle donnerait sans sourciller le gros billet qu'elle aurait dû lui glis-

ser si elle avait profité de son rendez-vous pour venir se faire entendre. Elle préférait donc se faire voir, peut-être pour mieux se faire avoir... Seul, il souriait doucement de son bon mot.

Ces séances manquées par ses analysants, Euphrase les appelait « mes demi-heures de congé payé ». Il en profitait pour penser, pour se laisser aller à son tour à des associations libres, à partir de quelques mots prononcés par la personne précédente ou à partir du joli bouquet de fleurs dont sa femme, fidèlement, amoureusement, garantissait le renouvellement régulier sur la petite table du bureau.

Aujourd'hui, il regardait le petit nuage blanc. Le vent devait être bien faible là-haut, le nuage semblait immobile. En se concentrant sur l'image, le vieux psychanalyste remarqua pourtant un léger mouvement vers la droite. Le vent léger venait donc du sud. Il n'en doutait pas, Euphrase : il se savait doté d'un excellent sens de l'orientation. Et puis, en trente années passées dans ce même lieu, il avait eu largement le temps de situer son bureau dans les petites habitudes du quartier autant que dans les grands axes de l'univers.

Une petite musique tintait dans la rue, celle du marchand de glace, qui tous les jours d'été, vers dix-sept heures, passe dans la rue en laissant le haut-parleur grinçant de sa camionnette égrainer les notes d'une ritournelle qui voudrait rappeler l'air que sifflaient les soldats dans *Le pont de la rivière Kwai*... Il

arrivait que des patients – pour échapper sans doute à l'angoisse qui les menacerait s'ils insistaient sur la question au travail – soient distraits par la musiquette du marchand de glace et se mettent à y associer des souvenirs personnels. Un patient en profita un jour pour avouer que, sous l'antimilitarisme frondeur qu'il affichait, se cachait une vraie jouissance à l'idée de faire la guerre... Ce fantasme était justement bâti sur ce fameux film qu'il avait vu, très jeune, vers l'âge de cinq ans croyait-il, à la télévision. Et ce film était le préféré de son père ! À partir de cet aveu, il se lança dans des associations décisives au sujet de ses identifications, il prit conscience de toute l'admiration qu'il gardait pour son père, mais aussi des vœux de mort qu'il avait proférés à son égard.

Parfois, à l'inverse, certains patients semblaient ne rien percevoir de cette énervante ritournelle, alors qu'Euphrase, lui, était sur le point de ne plus entendre que ça ! Le cabinet étant installé en ville, l'irruption d'une telle musique ou du hurlement d'une sirène d'ambulance y était toujours possible. En été surtout, par la fenêtre entrouverte, des cris, des rires et des voix montaient d'une discussion de passants sur le trottoir, et osaient se mêler aux dires de l'analysant ! Euphrase et ses patients y étaient habitués. « Tout fait farine au moulin de la psychanalyse ! » aimait-il répéter.

Les événements internes au bureau – il ne feignait pas de l'ignorer – alimentent, eux aussi, la machine associative : le vol d'une mouche impertinente qui se pose sur le nez d'un analysant bien concentré, le craquement saugrenu du fauteuil de cuir noir qui lui fait croire que la séance est finie, ou un gargouillis intestinal dont ni le patient ni Euphrase ne savent de quel ventre il vient... Ce doute sur l'origine des gargouillis avait encore marqué une séance de ce matin : si la patiente n'en avait rien dit, Euphrase s'était demandé s'il ne faisait pas, inconsciemment, de l'identification à sa patiente ! Cette confusion ne cachait-elle pas une nostalgie incestueuse évoquée par le désir d'enfant dont parlait sa patiente ? Une question à débattre, peut-être, quand il reverrait son propre analyste de contrôle.

Tout ce qui peut se lire et se dire au sujet de la règle freudienne dite de « l'association libre », notre vieil analyste l'avait lu dans les livres et les revues, l'avait entendu dans les colloques et les congrès. On y évoque essentiellement les libres associations d'idées, de mots et d'affects auxquelles devraient se laisser aller les analysants. Il avait joué le jeu lui-même durant les longues années de sa propre psychanalyse. Mais les analystes se risquent peu à parler ou à écrire sur leurs propres associations, celles auxquelles ils se laissent aller dans l'étrange travail qui est le leur. Depuis Freud, ils appellent

l'état d'esprit spécifiquement ouvert qui doit être le leur pendant les séances « l'attention flottante ».

Euphrase, quant à lui, reconnaissait que, dans cette forme particulière d'attention, son esprit était le lieu d'un conflit qui opposait son intérêt professionnel pour les énigmes nées du discours du patient et une tendance à se laisser glisser dans son propre univers associatif. Comme de bien entendu – Euphrase aimait cette expression qui était comme le résumé de son éthique professionnelle – les analystes doivent être capables de séparer, clairement et consciemment, ce qui vient de chacun de ces lieux d'origines des associations. Lors d'une intervention, ils ne devraient mêler en aucun cas leur histoire, leurs souvenirs personnels, aux dires de leur patient.

Mais l'expérience avait instruit Euphrase : les moments les plus géniaux dans la direction d'une cure surgissent généralement de la rencontre impromptue et irréfléchie entre les inconscients. Ainsi, quand il était lui-même sur le divan, il avait vécu quelques-uns de ces moments géniaux ; ainsi, il avait été surpris par l'une ou l'autre de ses propres interventions depuis qu'il est analyste.

Il se disait volontiers – et le disait même, en privé, à ses amis : « Mes meilleures interventions ont été celles que j'ai proférées avant toute réflexion, quand mes associations ne suivaient pas uniquement les dires actuels de mon analysant ».

Il admettait – même si bon nombre de ses collègues parlent et écrivent comme s'ils pouvaient l'ignorer – que sa fonction de psychanalyste faisait de lui un spécialiste de l'inconscient, mais pas seulement de l'inconscient des autres... Il croyait dur comme fer au lien privilégié qui unit inconscient et génie, même dans la pratique du métier de psychanalyste. Les moments créatifs, pensait-il, sont souvent des gaffes qui tournent bien ! N'est-ce pas l'utilisation géniale d'une faute technique qui permit à Fleming la découverte de la pénicilline ? « Antibiotique » ! Quel mot affreux, pensa-t-il. « Contre la vie »... Il se serait plus vite reconnu dans le désir d'inventer un « biotique », une substance qui donne le goût de la vie, l'audace de vivre, l'envie d'avoir en-vie...

Ces associations amenèrent Euphrase à se rappeler son vieux maître, chez qui il alla tant d'années en contrôle. Tout en sachant qu'un analyste analysé ne devrait plus avoir de maître, il ne pouvait s'empêcher de donner affectueusement cet attribut à l'homme qui lui avait apporté tant de foi dans sa pratique. Il se souvenait de l'émotion terrible que lui avait causée cette phrase, que le vieux maître avait prononcée un jour, avec une fougue extraordinaire : « Nous, analystes, nous sommes des entrailleurs ». Il commentait sa définition en affirmant que, contrairement à ce que disent les petits philosophes qui croient que notre travail est purement symbolique, nous travaillons « au corps », avec ce qu'il y a de

plus profond dans le corps. Ce qui est si bien évoqué par ces entrailles dont nous sommes, nous aussi, le fruit béni.

Le mot avait pris un sens extraordinaire quand, lors de cette fameuse séance de contrôle, Euphrase avait entendu un autre sens au mot « entrailleurs ». Une telle émotion le submergea alors qu'il en conclut que son inconscient avait dû percevoir en un éclair cet autre sens : « Entre... ailleurs ! » Euphrase avait repensé des centaines de fois à cette phrase, qui donnait un sens nouveau à son métier. Il brodait autour d'elle et se réconfortait en pensant :

« Nous invitons les gens qui viennent nous consulter à entrer ailleurs. Notre rôle est de leur proposer de quitter définitivement cet antre maternel dans lequel ils végètent et souffrent. Désaffectez-le, et entrez dans le monde de la lumière, dans le monde où on regarde, où on se meut, où on respire librement... »

« Euphrase l'entrailleur(s) » regardait à nouveau un petit nuage blanc qui glissait dans le ciel, lui aussi vers le sud, lentement. Tout à coup il regarda sa montre et se dit que, d'évidence, Madame Blanche ne viendrait pas à sa séance. Il ne lui restait plus qu'un quart d'heure de congé payé, juste de quoi se dégourdir un peu les jambes, de se préparer un expresso bien serré grâce à ce beau percolateur rouge qu'il avait ramené d'Italie quelques mois plus tôt, et d'aller vider sa vessie pendant que passait le café.

Second épisode

Ah ! ces médecins... !

« Il a déjà dix minutes de retard, le bougre », remarqua Euphrase, en retirant de la poche de son gilet l'éternelle toquante qu'il ne quittait jamais. Un héritage de son grand-père ! La journée de travail du vieil analyste tirait vers sa fin. Il attendait le dernier patient de l'après-midi. Après avoir écouté les dix-huit personnes qui étaient déjà venues s'allonger sur son divan, il était un peu fatigué. Pire, il était énervé. Le mardi soir était le jour de réunion de son cartel de psychanalystes et, ce mardi-ci, il jouait *at home* comme disent les sportifs, il recevait ses collègues ici, dans son bureau, à vingt et une heures.

« Ah ! ces médecins », soupira-t-il à mi-voix. Euphrase entendait déjà son dernier client lui bassiner les oreilles avec son surcroît de travail, l'exigence de ses malades et de ses confrères. Quand allait-il admettre que, vis-à-vis de son analyste, il se comportait à son tour comme le pire de ces malades qu'il méprisait pour leur manque de respect ?

L'analyste philosophe avait perçu depuis belle lurette l'ambiguïté de l'attitude du docteur Petit à son égard. D'un côté, il enviait le travail et la position de l'analyste, au point de se demander si son avenir ne le destinait pas à devenir, lui aussi, psychanalyste. Mais à l'inverse, il méprisait avec vigueur ce métier, au nom du dévouement et de l'amour des gens que demande la vocation médicale. Ainsi reprochait-il souvent à Euphrase de ne pas aimer chacun de ses patients « comme une mère qui ne veut que le bien de ses enfants ».

Plus d'une fois Euphrase avait eu envie de lui renvoyer une réplique du genre : « Je ne suis pas ta mère » ; mais cela eût été une grossière erreur technique, il le savait bien ! Pourtant, par ces remarques qui étaient l'expression des motivations de sa vocation médicale, le docteur Petit touchait aussi son analyste. À dix-sept ans, celui-ci voulait aussi faire médecine. Mais la simple idée de devoir toucher des corps meurtris, et surtout de devoir disséquer des cadavres, l'en avait écarté. Il avait choisi des études qui le mettaient très loin du corps des autres : la philo !

Pourquoi avait-il ensuite quitté l'enseignement de l'abstraite philosophie, son premier métier, pour prendre celui de son analyste ? Trente ans après l'avoir posé, il n'avait pas encore exploré entièrement les ressorts de son acte ! Mais, depuis qu'il entendait les questions de ce patient médecin, il avait compris